

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis internet.
Ce texte est protégé et fait partie du répertoire de la SACD. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation auprès de la SACD, que ce soit pour la France, ou l'international.

La SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation. Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Rendez-vous sur <http://www.sacd.fr>

Un Ravissant Petit Village

de

Rivoire
Cartier
&
Rivoire
Cartier

UN RAVISSANT PETIT VILLAGE

COMEDIE POLICIERE

EN DEUX ACTES

D'ANTOINE RIVOIRE

ET JEROME CARTIER

Résumé

Simon Desforges a choisi Nanteuil-lès-champs pour se reposer quelques jours. Hélas ! Ce commissaire en retraite ne s'imaginait pas devoir reprendre du service. Un flot de lettres anonymes va en décider autrement.

8 ACTEURS : 5 FEMMES/ 3 HOMMES

D'AUTRES VERSIONS EXISTENT :

7F/1H

6F/2H

4F/4H

Pour plus d'informations, vous pouvez écrire à
contact@rivoireetcartier.com

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur,
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr

PERSONNAGES

DESFORGES, *commissaire en retraite.*

BERTHEAU, *propriétaire de gîte.*

MARIE, *bonne à tout faire, très jeune.*

EICHBERG, *compositeur de musique.*

ANDRY, *pharmacien.*

ANITA, *sa mère, retraitée.*

MONTVALLON, *patronne du Grand Veneur.*

CLAIRE, *sa fille, étudiante.*

LE DECOR

L'action se déroule dans le salon du gîte que tient Bertheau. Au fond, une ouverture vers un couloir desservant les autres pièces de l'habitation. C'est une maison de village ancienne, rustique mais confortable. Une table, deux chaises, un canapé, une table basse, des revues, une desserte où quelques bouteilles sont rangées, un buffet.

ACTE I

TABLEAU 1.**Scène 1. Desforges, Bertheau, puis Marie.**

Desforges est assis sur le canapé et fait des mots-croisés. Bertheau, quant à elle, fait l'inventaire de ses bouteilles d'alcool sur la desserte.

BERTHEAU. — Et comment avez-vous eu l'idée de venir dans notre ravissant petit village ?

DESFORGES. — Internet.

BERTHEAU. — Nanteuil est sur internet ? Nanteuil-lès-champs ?

DESFORGES. — Nanteuil-lès-champs. À condition de taper les bons mots clefs.

BERTHEAU. — Ah oui ? Lesquels ?

DESFORGES, *pince-sans-rire.* — Trou à rat.

BERTHEAU, *pensant avoir mal entendu.* — Je vous demande pardon ?

DESFORGES, *toujours pince-sans-rire.* — C'est de l'humour.

BERTHEAU, *souriant par politesse.* — De l'humour de la ville, sans doute... Je ne sais pas s'il sera très apprécié ici. Et pourtant, Dieu sait si j'aime les blagues ! Tenez connaissez-vous celle-ci : « une vache va voir sa copine et lui dit : 'ça te fait pas peur, toi, ces histoires de vache folle ? – Je ne sais pas, lui répond l'autre, je suis un lapin !' ». (*Elle rit, mais pas Desforges. Aussi,*

Bertheau entreprend de lui expliquer :) En fait, elle pensait parler à une vache, mais c'était un lapin ! ... (Desforges reste muet. Changeant de sujet et appelant :) Marie !

DESFORGES. — Excusez-moi : je repensais à votre question. Vous vous demandiez pourquoi je suis venue ici ? Chez soi, on tourne parfois en rond. Avec des idées noires dans la tête. J'avais besoin de changer d'air.

BERTHEAU. — Vous allez être servi. Ici l'air est pur comme nulle part ailleurs.

DESFORGES. — En tout cas, bravo pour votre gîte. Il est très agréable.

Marie entre, tablier de ménage et plumeau.

MARIE, à *Bertheau.* — Vous m'avez appelée ?

BERTHEAU. — Je ne trouve pas le porto.

MARIE. — Dans le buffet.

BERTHEAU. — Ouvre-le, s'il te plaît, je ne sais plus où j'ai mis mes clefs.

MARIE, *saluant Desforges.* — Monsieur.

DESFORGES, *rendant le salut.* — Jeune fille. (*A la vue du grand trousseau de clefs que Marie sort après avoir posé son plumeau.*) Eh ben ! (*À Marie :) Tu gardes les clefs de tout le village ?*

MARIE, *qui a choisi une clef et répond à Desforges.* — Presque !

DESFORGES, à Bertheau, alors que Marie ouvre le buffet, sort le porto, deux verres, fait le service et sort. — Y a toujours du brouillard, comme ça ?

BERTHEAU. — En septembre, toujours un peu, surtout le matin.

DESFORGES. — En tout cas, bravo. J'ai trouvé qu'il y avait dans votre village une belle... une belle harmonie. Tous ces volets bleu marine... c'est impressionnant... c'est vrai, quelqu'un aurait pu peindre les siens en rouge ou en vert, mais non ! Bleu marine, exclusivement.

BERTHEAU. — Nous essayons de nous mettre d'accord pour que personne ne dénote... C'est tout de même plus agréable. Les affaires courantes sont réglées par la mairie centrale de Grandville, mais elle est à quatre kilomètres ! Alors nous avons mis sur pied une association de voisinage, *Vigilance Nanteuil*. Nous y discutons de tout et cela nous permet de maintenir de bonnes relations.

DESFORGES. — Il y a des choses à voir, dans le coin ?

BERTHEAU, saisissant un livret et le présentant à Desforges. — J'ai justement fait un petit guide à l'intention de mes locataires saisonniers.

DESFORGES, sentant avec plaisir le livret. — Hum ! Quel parfum... Et sinon ? Dans le village ?

BERTHEAU. — Il y a la rue Grande et ses commerces. Malheureusement, ils sont de moins en moins nombreux... Ces dernières années, le village a perdu beaucoup de Nanteuillais.

DESFORGES, *tendant l'oreille*. — D'où ce calme... ce silence...

BERTHEAU. — Un peu plus bas, au bord du Loing, il y a l'allée du Temps perdu, qui passe en-dessous du viaduc. En face, sur le vallon, vous pourrez vous promener sur le Bois-Corbin. Quoique...

DESFORGES. — Quoique ?

BERTHEAU. — Oubliez le Bois-Corbin : la chasse vient d'ouvrir.

DESFORGES. — C'est bien ce que je pensais.

BERTHEAU. — Ce que vous pensiez ?

DESFORGES, *avec un contentement sincère*. — Je sens qu'ici je vais vraiment me barber !

BERTHEAU. — Oh !

DESFORGES. — Ne vous en faites pas : je suis là pour ça !
(Sortant un petit livre :) Me barber et n'avoir rien d'autre à faire que mes mots-croisés. Et, ainsi, peut-être, me vider la tête. *(Consultant une grille, à Bertheau :)* « Oiseau de malheur », en sept lettres ? *(Son téléphone sonne. À part :)* Tiens, on capte, ici ? *(Décrochant :)* Allô, Henri ? *(Un temps.)* Je prends quelques jours de repos. *(Un temps.)* Dans un trou à r... *(Rectifiant :)* Dans un ravissant petit village... *(Un temps.)* Ah ? *(Un temps.)* C'est sérieux... *(Un temps.)* Ah non, Henri, je regrette, mais je ne bouge pas. *(Un temps.)* Eh ben trouve quelqu'un d'autre. Je suis sûre qu'il y a de nombreux collègues qui accepteront de t'aider. *(Un temps.)* Tu parles ! Je suis parti justement parce que j'étais plus bon à rien. *(Un temps.)* Me passe pas de pommade, ça sert à rien. D'autant que

maintenant, j'ai pas enquêté depuis... pfff... quinze ans ! (*Un temps, peu convaincu :*) Comme le vélo, comme le vélo... j'en suis pas sûr... (*Un temps, gentiment grondeur :*) Allez, perds pas ton temps avec un vieux comme moi, et retourne bosser, feignant ! (*Il raccroche.*)

BERTHEAU, *curieuse*. — Un problème ?

DESFORGES. — Un ancien collègue... Il voulait que je vienne lui donner un coup de main. Une sombre histoire de meurtre. Encore une...

BERTHEAU. — Vous êtes dans la police ?

DESFORGES. — J'étais. Commissaire Desforges. Mais je me suis rangé des voitures. (*Soudain, il remarque un livre. Lisant :*) « Agatha Christie, *La Plume empoisonnée*. » C'est à vous ?

BERTHEAU. — C'est un livre de Marie.

Scène 2. Eichberg, Desforges, Bertheau.

EICHBERG. — Salut la compagnie ! (*Voyant Desforges qui se lève, à Bertheau :*) Ach ! Rose, je ne savais pas que vous aviez un nouveau locataire ! (*À Desforges, se présentant :*) Johann Kristof Eichberg.

DESFORGES. — Simone Desforges.

EICHBERG. — Je suis un peu le fou du village, il en faut toujours un. Je serai ravi de vous accueillir chez moi pour un petit schnaps. J'habite un vieux manoir dans la partie nord de Nanteuil.

DESFORGES. — Je crois que je suis passé devant en me promenant ce matin. J'ai entendu un piano.

EICHBERG. — En ce moment, je travaille un concerto qui me donne du fil à retordre.

DESFORGES. — Monsieur est pianiste ?

EICHBERG. — Compositeur. Comment avez-vous eu l'idée baroque de venir vous enterrer à Nanteuil-lès-champs ?

BERTHEAU. — Johann Kristof, vous n'allez pas recommencer...

EICHBERG. — Un concentré de paysans, tous plus limités les uns que les autres...

BERTHEAU, *avec réprobation.* — Johann Kristof...

EICHBERG. — Mais si vous souhaitez faire une étude ethnographique sur le crétinisme rural, vous aurez ici une matière inépuisable.

BERTHEAU, *à Desforges, tentant de sourire.* — Il plaisante...

EICHBERG, *tendant le courrier à Bertheau.* — C'était sur le paillason.

BERTHEAU, *désignant le journal, à Desforges.* — *L'Écho du Bocage, nouvelles locales. Je dois être une des plus anciennes abonnées. (Regardant une enveloppe dont l'adresse a été écrite avec des lettres découpées.) Tiens... (Elle déchire l'enveloppe, lit et, choquée :) Oh !*

EICHBERG, *lisant avec un petit sourire.* — « Sale droguée. Ton nouveau locataire sait-il que tu prends de la cocaïne ? » Charmant...

BERTHEAU, *sous le choc*. — C'est... c'est... c'est immonde !

EICHBERG, *ne pouvant s'empêcher de sourire*. — Calmez-vous, ma chère...

BERTHEAU, *à Desforges*. — Commissaire, pourriez-vous...

DESFORGES, *la coupant*. — Je ne suis plus commissaire.

BERTHEAU. — Vous seul pouvez enquêter pour découvrir l'auteur de ce torchon.

DESFORGES. — Ah non ! Je suis à la retraite et qui plus est, en vacances !

Il sort.

BERTHEAU. — Il n'a même pas fini son porto.

TABLEAU 2.**Scène 1. Desforges, Bertheau, puis Andry, puis Eichberg.**

BERTHEAU. — Je vous demande la discrétion la plus absolue, commissaire.

DESFORGES, grignotant. — Arrêtez de me donner ce titre, je ne suis plus commissaire. Je suis un simple retraité.

BERTHEAU. — Hier, cette lettre m'a mise sous le choc, mais aujourd'hui je me suis rétablie, et je ne voudrais pas que quelqu'un...

DESFORGES. — Écoutez, la lettre que vous avez reçue, je m'en fiche comme de ma première chemise !
(*Proposant une part à Bertheau :*) Tenez, votre boulangère fait un délicieux cake aux fruits...

Entre Andry, un dossier sous le bras, nerveux.

ANDRY, coupant Desforges. — Bonjour commissaire.

DESFORGES, contrarié. — Vous aussi ? Je ne suis pas commissaire !

ANDRY. — C'est comme ça que tout le village vous appelle.

DESFORGES, surpris. — Tout le village ? Mais... Et d'abord... je ne pense pas vous connaître...

ANDRY. — Excusez-moi. (*Se présentant :*) Théodore Andry, pharmacien et trésorier adjoint du Cercle de

chasse. (*Revenant à ses moutons :*) Voilà, commissaire...

DESFORGES, excédé. — Ne m'appellez pas comme ça...

ANDRY. — Comme vous le savez, hier plusieurs Nanteuillais ont reçu des lettres anonymes.

DESFORGES. — Plusieurs ? Vous voulez dire : d'autres en plus de M^{me} Bertheau ?

BERTHEAU, bas, à *Desforges*. — Mais enfin ! Je vous avais dit de...

ANDRY. — Vous en avez reçu ?

Johann Kristof entre, radieux.

EICHBERG. — Salut, bande de ploucs ! Mon petit doigt m'a dit que le facteur avait eu beaucoup de travail, ce matin...

ANDRY, bas, à *Desforges*. — Nous reparlerons de tout ça plus tard...

EICHBERG. — Tiens, Théodore ! Avez-vous enfin trouvé l'âme sœur ? (*À Desforges :*) Il cherche, le pauvre garçon, il cherche mais il ne trouve pas... Il faut dire qu'avec sa maman chérie, ce n'est pas simple...

ANDRY, remettant une enveloppe à *Desforges*. — Permettez-moi de vous inviter à notre banquet annuel d'ouverture de la chasse. (*Faisant de l'humour :*) Et ce n'est pas une lettre anonyme ! (*À Bertheau :*) Attention, vous avez déjà sorti votre poubelle...

BERTHEAU. — Zut !

Bertheau sort vivement.

DESFORGES. — Que se passe-t-il ?

ANDRY. — Une question d'hygiène... Vous restez pour notre réunion ?

DESFORGES. — Votre réunion ?

ANDRY. — La réunion de notre association de voisinage, *Vigilance Nanteuil*.

EICHBERG, acide. — Ah ! Cette association... On devrait la rebaptiser *Le Club des vieilles chouettes*.

ANDRY. — Je vous en prie !

EICHBERG. — Ma suggestion n'est peut-être pas très adéquate, j'en conviens. On y trouve aussi quelques faisans.

ANDRY, regardant l'heure sur sa montre. — Quoi qu'il en soit, c'est bientôt l'heure.

DESFORGES. — Jolie montre.

ANDRY, avec fierté. — Une *Vortex*.

<p style="text-align: center;">Scène 2. Anita, Bertheau, Desforges, Andry, Eichberg.</p>

BERTHEAU, entrant avec Anita, vêtue de manière colorée, qui tient dans ses mains une écharpe. — Je vous assure que je ne l'avais pas sortie, je faisais juste un peu de rangement dans le cellier lorsque vous...

ANITA, la coupant, à Desforges. — Vous êtes le commissaire Desforges ?

DESFORGES. — Je ne suis pas commissaire ! Ou plutôt je ne le suis plus.

ANITA, à *Andry*. — Tu es déjà là, mon grand ?

ANDRY, à *Desforges*. — Je vous présente ma mère, commissaire. (*Cette apostrophe contrarie Desforges.*)

ANITA, à *Desforges*, *confidentielle*, *parlant d'Andry*. — Il est beau, n'est-ce pas ? Hélas, il n'a pas encore trouvé chaussure à son pied...

ANDRY, *bouillant intérieurement*, *bas*, à *Anita*. — Maman...

ANITA, à *Desforges*. — Que voulez-vous ? Il n'est pas comme tout le monde. Ça peut effrayer...

ANDRY, *se retenant d'exploser*, *bas*, à *Anita*. — Maman, s'il te plaît...

ANITA, à *Desforges*. — Je lui dis : « Théodore, sois un peu plus normal ! » Mais rien n'y fait... Toujours affairé à ses histoires de chasse...

ANDRY, *rongeant son frein*, *bas*, à *Anita*. — Maman, arrête...

ANITA, à *Desforges*. — D'ailleurs il a toujours été original. Figurez-vous qu'il a fait pipi au lit jusqu'à dix-sept ans !

ANDRY, *éclatant*. — Assez !

ANITA, à *Desforges*, *après un silence durant lequel tout le monde s'est montré gêné par l'éclat de Théodore*. — À propos, ça me ferait plaisir que vous veniez prendre le thé chez moi. J'habite à deux pas de chez mon fils. 15 chemin des Prés.

DESFORGES. — Chemin des blés ?

ANITA, *sortant une feuille de papier et un stylo.* — Des Prés. Je vais vous l'écrire. (*Écrivant :*) 15 chemin des Prés. Et voilà ! (*Elle donne la feuille à Desforges. À Andry, lui tendant l'écharpe :*) Je t'avais dit de mettre ton cache-nez !

ANDRY, *gêné par cette remarque.* — Je n'en ai pas besoin, merci...

ANITA, *lui mettant autoritairement l'écharpe.* — Taratata ! Le temps a fraîchi. D'ailleurs, ce matin, tu as oublié de prendre ton suppositoire. Tiens ! (*Elle joint le geste à la parole.*)

ANDRY, *bas.* — Pas devant tout le monde...

ANITA. — Au fait, je t'ai vu conter fleurette à la petite Fanny. Enlève-toi cette fille de la tête, elle n'est pas pour toi...

ANDRY, *à part.* — J'en peux plus...

BERTHEAU, *doucement perfide, à Anita.* — Au fait, ma chère, il m'a semblé voir un peu de laisser-aller sur votre pelouse...

ANITA. — Michel était en congé, alors il n'a pas pu... (*Prenant soudain conscience de quelque chose :*) Oh mon dieu ! Je dois dépasser, maintenant...

Scène 3. Les mêmes, Montvallon.

MONTVALLON, *entrant triomphalement des dossiers sous le bras et une revue à la main.* — Ça y est, je l'ai !

BERTHEAU. — Qu'avez-vous ?

MONTVALLON, *lui donnant le journal*. — Un article sur le restaurant ! Dans mon journal professionnel !

BERTHEAU, *lisant le titre du magazine*. — *La Restauration ?*

MONTVALLON, *avec fierté*. — *La Restauration... (Voyant soudain Desforges :) Vous êtes le commissaire Desforges ?*

DESFORGES, *se retenant d'exploser*. — Une bonne fois pour toutes, je ne suis plus commissaire, je suis en retraite depuis fort...

MONTVALLON, *lui tendant la main*. — Laurène Montvallon, patronne du *Grand Veneur*, le restaurant qui est dans la rue Grande.

DESFORGES. — Spécialités de grillades au feu de bois ?

MONTVALLON. — C'est ça ! Vous restez pour notre réunion ?

DESFORGES. — Non.

MONTVALLON, *avec intention*. — Je comprends... Vous allez enquêter ?

DESFORGES. — Enquêter ?

MONTVALLON. — Cette histoire de lettres anonymes...

DESFORGES, *sec*. — Non madame, je ne vais pas enquêter. Je vais prendre l'air car je suis retraité de la police et qui plus est, en vacances !

Il sort.

MONTVALLON. — Bizarre... M. Eichberg, vous n'êtes pas membre de notre association, aussi je vous demanderai de...

EICHBERG. — Rassurez-vous, je vais vous laisser à vos...
(*Il imite un caquètement.*) ... discussions... Ne médisez pas trop. Le fiel, ça rend les dents jaunes.

Il sort.

Scène 4. Montvallon, Bertheau, Anita, Andry.

MONTVALLON. — Nous allons pouvoir commencer...
(*Tous prennent place autour de la table.*) Je déclare la réunion ouverte. Je relève l'absence de notre vice-présidente, Claire. (*Un petit silence : Montvallon est contrariée.*) Quelques remarques préliminaires. Rose, on m'a rapporté que vous avez sorti votre poubelle ce matin.

BERTHEAU. — Je l'ai fait machinalement, mais je vous assure que...

MONTVALLON. — Je vous rappelle qu'afin de préserver notre cadre de vie, les membres de *Vigilance Nanteuil* se sont engagés à sortir leurs poubelles seulement une heure avant le ramassage des ordures, soit à dix-sept heures. J'aimerais que vous respectiez les horaires avec plus de discipline.

BERTHEAU, soumise. — Bien, présidente.

MONTVALLON, à Anita, qui rit sous cape de la déconvenue de Bertheau. — Vous n'avez pas lieu de rire, Anita. Votre gazon fait exactement trois centimètres six de hauteur.

ANITA. — Quoi ? Ça m'étonnerait !

MONTVALLON. — Inutile de contester, je viens d'aller le mesurer moi-même.

ANITA. — Je suis confuse. Michel est en vacances, alors il n'a pas pu faire...

MONTVALLON, *sèche.* — Ne cherchez pas des excuses. Vous êtes coupable de négligence. Dois-je le redire ? Dans un souci de cohérence esthétique, et ce afin de donner l'exemple à l'ensemble du village, les gazons des membres de l'association ne doivent en aucun cas dépasser trois centimètres, taille de rigueur. Que je ne vous y reprenne plus.

ANITA, *soumise.* — Bien, présidente.

MONTVALLON, *consultant ses dossiers.* — Nous allons maintenant nous prononcer sur une demande d'adhésion. M. Gorgetti, Antonio.

BERTHEAU. — Gorgetti ? C'est italien, non ?

MONTVALLON, *lisant.* — M. Gorgetti réside à Nanteuil depuis six mois.

BERTHEAU. — Oh oui, sûrement un Italien... ça m'en rappelle une bonne : c'est un Italien, un Américain et un Belge qui sont envoyés sur la Lune. Alors l'Italien a emmené des spaghettis...

MONTVALLON, *la coupant.* — Je vous en prie, Rose, ce n'est pas le moment...

ANITA. — Il parle français, ce Gorgetti ?

MONTVALLON. — Six mois seulement à Nanteuil, ça me paraît un peu jeune. D'autant que ce monsieur ne maîtrise pas encore toutes nos coutumes, si j'en juge

par son jardin... Je mets donc l'adhésion de M. Gorgetti aux voix. *(Elle regarde les autres.)*

ANITA. — Défavorable.

ANDRY. — Défavorable.

BERTHEAU. — Défavorable.

MONTVALLON. — Défavorable. *(Sans état d'âme :) Adhésion refusée. (À Andry :) Secrétaire, vous nous faites votre compte-rendu hebdomadaire ?*

ANDRY. — Bien, présidente. *(Andry se lève, ouvre son dossier. Des papiers tombent, dont une enveloppe sur laquelle son adresse est écrite avec des lettres découpées. Un silence se fait. Tous regardent la lettre.)*

MONTVALLON. — Vous aussi, vous en avez reçu ?

ANITA, *se levant, prenant la lettre et l'ouvrant.* — Qu'est-ce qu'elle dit ?

ANDRY. — Non, Maman...

ANITA, *lisant.* — « Quand tu vas chasser, tu préfères tirer les femmes plutôt que les sangliers, espèce de porc. » *(Sous le choc, Anita s'effondre sur sa chaise.)*

ANDRY, *nerveux.* — C'est... ce sont des calomnies ! Une fois de plus...

Tous gardent un silence anxieux.

TABLEAU 3.

<p>Scène 1. Andry, Bertheau, Anita, Montvallon, Marie, puis Desforges.</p>

Tout le monde parle en même temps dans un brouhaha général. Marie sert des rafraîchissements.

MONTVALLON. — Silence ! Qui demande la parole ?
(Anita lève la main, Montvallon lui fait un signe.)

ANITA, *très nerveuse et vêtue de manière sombre.* — Ça fait trois jours que ça dure ! Tout le monde en reçoit... Tous les jours je vais au courrier et je me demande si je vais en trouver une. Tous les jours ! Ma vie est devenue un cauchemar...

MONTVALLON. — Vous en avez reçu ?

ANITA. — Pas encore !

ANDRY. — Ça ne saurait tarder...

BERTHEAU. — C'est justement ça qui est insupportable !
Cette attente...

MARIE. — Les Moreau en ont reçu une hier.

ANDRY. — Et voilà !

ANITA. — C'est une contagion !

Desforges paraît avec deux valises.

DESFORGES. — Bonjour tout le monde. M^{me} Bertheau, c'est l'heure du départ. Je vais vous régler ma note.

ANDRY. — Vous... ? Vous partez ?

DESFORGES. — Je vais d'abord faire un dernier petit tour de Nanteuil et après, ciao la compagnie !

ANITA, apeurée. — Vous ne pouvez pas nous laisser comme ça, commissaire !

DESFORGES, à part. — Quand ça rentre pas, ça rentre pas...

BERTHEAU. — Oui commissaire, restez et aidez-nous à démasquer cet affreux corbeau !

ANDRY, à Desforges. — Restez.

MARIE, à Desforges. — Oh oui, restez.

MONTVALLON, aux autres. — Allons, n'ennuyez pas M^{me} Desforges. Tout ça va s'arrêter, et bientôt ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

DESFORGES. — Enfin une parole sensée ! Messieurs-Dames, je vous laisse quelques instants, histoire de prendre quelques clichés de votre ravissant petit village, et je reviens vous faire mes adieux.

MARIE. — Vous avez encore besoin de moi, M^{me} Bertheau ?

BERTHEAU. — Non.

MARIE. — Alors, je peux accompagner M. Desforges dans sa promenade ? (*Se tournant vers Desforges* :) Enfin, si vous permettez...

DESFORGES. — Avec plaisir !

ANITA. — Eh bien, Marie ? Tu oublies un peu vite qu'aujourd'hui tu fais le ménage chez moi.

ANDRY, réprobateur. — Maman... (*À Marie :*) Va faire un tour. Tu passeras chez ma mère après.

MARIE. — Merci M. Andry !

Desforges et Marie sortent.

BERTHEAU. — Madame va tranquillement se promener... alors que le village est plongé dans l'angoisse ! C'est tout de même dommage... Quand on pense que la gendarmerie de Grandville se contrefiche de nous et qu'on a la chance d'avoir un commissaire dans nos murs, on pourrait profiter de ses compétences pour...

MONTVALLON, sèche. — M. Desforges nous a dit *non*. Je vous demande de respecter son choix. Pour l'heure, l'important est de se calmer et de garder le silence sur tout ceci. Si la nouvelle se répandait, ce serait fatal pour Nanteuil. Nous avons un ravissant petit village. Ne souillons pas son image.

ANDRY. — Présidente, c'est impossible. Tout Nanteuil ne parle plus que de ça. J'ai même vu Charon, de *L'Écho du Bocage*. Je suis sûr qu'il veut faire un article.

ANITA. — Un article ? Mais la nouvelle va se savoir dans tout le pays !

MONTVALLON. — Inutile d'être alarmiste. Laissez-moi réfléchir. (*Un temps.*) Nous allons rédiger un communiqué de presse. Enfin... je vais m'en charger. Je pense être la plus à même de trouver les mots justes.

Je dirai que... il s'agit d'une mauvaise plaisanterie. Et que tout est déjà rentré dans l'ordre.

**Scène 2. Claire, Andry, Bertheau, Anita,
Montvallon.**

CLAIRE, *entrant en courant*. — Ah ! Maman, tu es là !

MONTVALLON. — Évidemment, je suis là.

CLAIRE. — Il faut absolument que je te dise, ce matin j'ai...

MONTVALLON, *rude*. — Tu permets ? Nous sommes en réunion et la situation est grave.

CLAIRE. — Mais maman, il s'agit des...

MONTVALLON. — Il n'y a pas de *maman* qui tienne. Je suis en train de rédiger un communiqué de presse pour Charon, au sujet des lettres anonymes.

CLAIRE. — Pas la peine.

MONTVALLON. — Je te demande pardon ?

CLAIRE. — J'ai rencontré Charon sur la place du marché et je lui ai donné tous les détails.

MONTVALLON. — Quoi ?

CLAIRE. — L'article paraîtra demain.

MONTVALLON. — Qu'est-ce que tu lui as dit ?

CLAIRE, *déstabilisée*. — Eh bien je... je lui ai tout raconté et...

MONTVALLON. — Espèce de petite idiote ! (*Cet éclat jette un froid.*) Maintenant, tous les charognards vont se ruer sur Nanteuil.

CLAIRE. — Mais je... j'ai été précise et... je n'ai donné que les faits et... tu verras... tu n'auras pas à te plaindre de moi...

MONTVALLON. — Je n'aurai pas à me plaindre de toi ? Mais c'est mon occupation principale depuis que tu es née ! Tu veux m'expliquer que tu as su quoi dire à Charon ?... Laisse-moi rire...

CLAIRE, *les larmes aux yeux.* — Oui, c'est vrai, à la réflexion, j'aurais dû te laisser faire, je suis désolée...

MONTVALLON. — Arrête de d'excuser. Je hais les excuses. Les excuses sont les béquilles des faibles. (*Aux autres :*) Vous pouvez féliciter Claire. À cause d'elle, Nanteuil sera désormais connu pour son corbeau.

Montvallon sort. Un silence, puis, Andry et Anita se lèvent.

ANDRY, *mettant la main sur l'épaule de Claire.* — Elle prend cette histoire très à cœur... (*Anita regarde la main d'Andry d'un air réprobateur. Il la retire.*)

ANITA. — Il y a de quoi... L'atmosphère devient irrespirable !

Elle sort, suivie d'Andry.

BERTHEAU, *près de Claire.* — Tout le monde est à cran en ce moment.

Scène 3. Desforges, Marie, Claire, Bertheau.

DESFORGES, *entrant avec Marie et poursuivant la discussion.* — Et tu les as tous lus ? Tous les romans d'Agatha Christie ?

MARIE. — Tous !

DESFORGES. — Je suis impressionné.

MARIE. — Il faut bien que je m'intéresse au sujet, si je veux rentrer dans la police...

DESFORGES. — Tu veux rentrer dans la police ?

MARIE. — Comme vous.

DESFORGES. — Moi ? C'est de l'histoire ancienne...

BERTHEAU. — Navrée d'interrompre cette intéressante conversation, mais... Marie, tu es attendue chez M^{me} Andry.

MARIE, *tendant la main à Desforges.* — J'ai été ravie de vous connaître, commissaire.

DESFORGES. — Toi, je veux bien que tu m'appelles comme ça.

Marie sort.

DESFORGES, *sortant des billets et les donnant à Bertheau.*
— M^{me} Bertheau, merci pour tout.

BERTHEAU. — M. la commissaire, je vous en supplie. Vous voyez dans quelle détresse nous sommes. Y a-t-il une chose qui pourrait vous convaincre de rester ?

DESFORGES. — Rien, hélas, j'en ai peur.

BERTHEAU. — Tant pis. J'espère que vous ne garderez pas de Nanteuil un trop mauvais souvenir ?

DESFORGES. — Un mauvais souvenir ? Au contraire !
Quelle idée...

BERTHEAU. — Bien. N'hésitez pas à revenir, si le cœur vous en dit. Me permettez-vous de vous laisser ? J'ai une course urgente.

DESFORGES. — Je vous en prie.

BERTHEAU, *tendant la main à Desforges.* — Au revoir.

DESFORGES, *serrant la main à Bertheau.* — Au revoir.

Bertheau sort.

Scène 4. Claire, Desforges.

Desforges va à ses valises, qu'il prend. Il s'aperçoit soudain de la présence de Claire.

DESFORGES, *saluant Claire.* — Au revoir.

CLAIRE, *d'une voix étranglée.* — Monsieur

DESFORGES, *sans bouger, observant Claire.* — Mais... vous pleurez ? *(Claire garde le silence. Desforges pose ses valises et va à Claire. Il sort un mouchoir et le présente à Claire.)* Tenez.

CLAIRE. — Ce n'est rien...

DESFORGES. — Je vous en prie...

CLAIRE. — Ça va passer...

DESFORGES, *mettant la main sur son épaule.* — Allons, mademoiselle... *(Claire fond en larmes. Douce :) Eh ben voilà... Faut que ça sorte... (Claire pleure en silence quelques secondes, puis s'arrête.)* Vous voyez ? C'est sorti. *(Il lui présente de nouveau le mouchoir, que Claire prend.)*

CLAIRE. — Merci.

DESFORGES. — Voir pleurer une jeune fille, ça, je ne le supporte pas ! *(Se présentant :) Simon Desforges.*

CLAIRE. — Claire Montvallon.

DESFORGES. — Montvallon... Montvallon du *Grand Veneur* ? Vous êtes la fille de M^{me} Montvallon, la patronne ? *(Claire acquiesce.)* Une femme de tête, votre mère.

CLAIRE. — Parfois, nous n'arrivons pas à nous comprendre. Quant à vous, je n'ai pas bien saisi. Vous êtes de la police ?

DESFORGES. — Je l'ai été.

CLAIRE. — Je voulais en parler à ma mère, mais elle ne m'a pas laissé... Vous permettez ? *(Claire sort une enveloppe dont l'adresse a été écrite en lettres découpées.)*

DESFORGES. — Vous aussi ?

CLAIRE, *lisant, après avoir ouvert la lettre.* — « Il te les faut tous dans ton lit ? Tu subiras la vindicte des épouses nanteuillaises quand je publierai ton tableau de chasse, sale nymphomane. » Comment peut-on écrire des choses pareilles ?

DESFORGES. — La nature humaine est insondable.

CLAIRE. — Je sais ce que vous vous dites : pas de fumée sans feu. Mais tout est faux, je le jure !

DESFORGES. — Je vous crois.

CLAIRE. — S'il met sa menace à exécution, s'il publie sa prétendue « liste », vous imaginez quelle sera ma réputation ? Que deviendra ma vie ici ? Aidez-moi. S'il vous plaît.

Scène 5. Les mêmes, Bertheau, Marie.

BERTHEAU, *entrant avec Marie, terminant sa conversation.*
— Tu as dû le laisser dans l'arrière-cuisine.
(Apercevant les deux autres :) Tiens, Claire ! Et vous aussi, commissaire, vous êtes encore là ?

DESFORGES. — Je m'en vais. Sinon je vais rater mon train.

BERTHEAU. — Alors vous ne savez pas.

DESFORGES. — Je ne sais pas quoi ?

BERTHEAU. — Le trafic est interrompu jusqu'à demain. Un gros accident à Grandville.

DESFORGES. — Quoi ?

BERTHEAU. — Je crains que vous ne soyez contraint de prolonger votre séjour chez nous...

DESFORGES. — Zut !

CLAIRE. — En ce cas, vous voulez bien mener l'enquête ?
(Desforges garde le silence.) Ça vous fera passer le temps...

DESFORGES, *après une hésitation*. — Pourquoi pas...
(*Manifestation de contentement des autres.*) Mais
après-demain, vous vous débrouillerez sans moi !

MARIE, *empressée*. — Je remonte vos valises dans votre
chambre !

DESFORGES. — Non, petite. J'ai une mission pour toi.

BERTHEAU. — En ce cas, c'est moi qui m'en charge ! (*Elle
disparaît avec les valises.*)

DESFORGES, *à Marie*. — Va dans Nanteuil, sonne chez les
gens et demande leurs lettres anonymes. Je veux en
lire le plus possible.

MARIE. — Bien, commissaire !

DESFORGES, *à part*. — Faut que je m'y fasse. Pour tout le
monde ici, je suis le commissaire Desforges. (*À
Marie :*) Dis-donc, toi, avant de partir, sers-moi donc
un porto.

MARIE. — Avec plaisir, commissaire !

TABLEAU 4.**Scène 1. Desforges, Marie.**

Desforges et Marie sont assis à la table, qui est jonchée de lettres anonymes.

DESFORGES. — Faisons le point. (*Prenant un morceau de cake et en proposant un à Marie :*) Reprends une part de cake, ça aide à réfléchir. (*Reprenant sa réflexion :*) Les envois ont commencé voici trois jours. Les lettres ont parfois le cachet du bureau de Nanteuil, parfois aucun cachet, puisqu'elles sont déposées directement dans les boîtes des destinataires. Le guichetier n'a rien remarqué d'anormal. Il est donc vraisemblable que le corbeau soit un Nanteuillais.

MARIE. — Je crois aussi.

DESFORGES. — Les lettres s'en prennent à tous les Nanteuillais, sans que je puisse identifier un groupe qui serait visé en particulier. Le corbeau a l'air d'en avoir après tout le village. Enfin... tout village... Façon de parler. Tout le monde n'a pas reçu de lettre.

MARIE. — C'est vrai. Moi, je n'en ai pas reçu.

DESFORGES. — Ni Anita, ni Eichberg, ni Montvallon.

MARIE. — Quelle conclusion en tirez-vous ?

DESFORGES. — Je ne sais pas. Pourquoi le corbeau frappe-t-il untel et pas untel ? Est-ce que ça veut dire quelque chose ? Je n'arrive pas à discerner de logique.

MARIE. — Dans des affaires antérieures, le corbeau n'était qu'un psychopathe dont la maladie était de cracher son venin sur ses voisins.

DESFORGES. — Tu as raison. Je vois que tu connais bien le sujet. Et pourtant, quelque chose me dit que ce n'est pas dans cette direction qu'il faut chercher.

MARIE. — Dans quelle direction, alors ?

DESFORGES. — Je ne sais pas... Reprenons les accusations qui sont contenues dans les lettres. (*Il déplace quelques lettres et en prend une.*) Celle de Bertheau. Le corbeau lui reproche d'être cocaïnomane. (*À Marie :*) Qu'en penses-tu ?

MARIE, gênée. — Je... je ne sais pas...

DESFORGES, avec un sourire en coin. — Tu ne vas pas me faire croire que tu ne connais pas la réponse !

MARIE. — Bon alors... vous ne lui direz pas que c'est moi qui vous l'ai dit ?

DESFORGES. — Tu as ma parole !

MARIE, confidentielle. — C'est vrai.

DESFORGES. — Bien entendu que c'est vrai ! À mon tour de te demander ta discrétion : (*Bas :*) j'ai fait des fouilles quand elle est sortie faire des courses. (*Haut :*) Oh je ne l'accable pas. Elle a eu une existence difficile. (*Prenant une autre lettre :*) Celle d'Andry accuse carrément le pharmacien d'avoir tué une femme. Tu as des informations là-dessus ?

MARIE. — Il y a eu une affaire... il y a quelques années... Mais il n'a pas été reconnu coupable.

DESFORGES. — J'ai vu ça, en effet. En consultant la collection complète de *L'Écho du Bocage* de Bertheau. Une histoire d'accident de chasse, qui s'est terminée par un non-lieu. (*Prenant une autre lettre :*) Quant à Claire, elle est présentée comme une nymphomane.

MARIE. — Je ne vais pas vous dire le contraire : elle aime plaire.

DESFORGES. — Tiens ? Rien n'est venu confirmer cette allégation. En revanche, il semble bien qu'elle a pour habitude de cacher sa vie sentimentale.

MARIE. — Avec la mère qu'elle a...

DESFORGES, *approuvant.* — À sa place, je ferais la même chose... (*Se concentrant :*) Récapitulons. Parfois le corbeau fait ressortir des vérités, parfois il amplifie, parfois il ment... En tout cas, il veut faire mal. Une chose est sûre : tout le monde, ici, a ses secrets. Bien. Essayons de nous souvenir... La première lettre c'était...

MARIE. — Une lettre pour M^{me} Bertheau.

DESFORGES, *se souvenant.* — Une lettre pour M^{me} Bertheau. J'étais là quand elle l'a ouverte. Et... (*Soudain, il change de figure.*) Mais bien sûr !

<p>Scène 2. Eichberg, Desforges et Marie <i>un court instant.</i></p>
--

EICHBERG, *entrant.* — Ach, commissaire ! Mon petit doigt m'a dit que vous prolongiez votre séjour ?

DESFORGES. — Vous arrivez à point, Eichberg. Laissez-nous, Marie.

Marie sort.

EICHBERG, moqueur. — Commissaire, à quoi dois-je le privilège d'un entretien en tête à tête avec vous ?

DESFORGES. — Ce n'est pas pour rire, Eichberg. La première lettre du corbeau a été pour M^{me} Bertheau.

EICHBERG, riant. — Je m'en souviens ! Ça lui a fait un effet bœuf, à la vieille...

DESFORGES. — C'est vous qui l'avez apportée.

EICHBERG. — Je l'avais trouvée sur le paillason.

DESFORGES. — Comme c'est pratique !

EICHBERG. — Que signifie cette remarque, commissaire ?

DESFORGES. — Avouez que le procédé est efficace : on écrit une lettre anonyme, on l'apporte chez la personne concernée et on prétend qu'elle était déposée devant sa porte...

EICHBERG. — Voulez-vous m'expliquer pourquoi j'ai la désagréable impression que vous m'accusez d'être le corbeau ?

DESFORGES. — Avez-vous reçu une lettre ?

EICHBERG. — Non.

DESFORGES. — Pourquoi le corbeau s'écrirait-il à lui-même ?

EICHBERG. — Mais c'est... c'est ridicule ! Et d'abord, pourquoi irais-je écrire ces insanités à tous ces Nanteuillais ?

DESFORGES. — Par rancune.

EICHBERG. — Par rancune ? En vérité vous êtes burlesque ! Quelle rancune ?

DESFORGES. — Celle que vous éprouvez depuis qu'on a dessiné des croix gammées sur votre manoir.

EICHBERG. — Quoi ? Des... mais qu'est-ce que vous racontez ?

DESFORGES. — Je les ai remarquées, lorsque je suis passé devant chez vous. Oh vous avez bien essayé de les effacer. Vous avez dû frotter de toutes vos forces. Mais en plissant les yeux, on les devine encore.

EICHBERG. — Commissaire, vous faites ressurgir un épisode des plus désagréables...

DESFORGES. — Les responsables ont été pris ?

EICHBERG. — Non. Ces petits salopards courent toujours.

DESFORGES. — J'imagine que vous devez soupçonner tout le monde. (*Eichberg ne répond rien.*) Et que votre rancœur doit être importante.

On sonne.

EICHBERG, *d'un air détaché.* — Bof... C'est la vie, commissaire ! Je suis passé à autre chose...

DESFORGES. — C'est en tout cas ce que vous voulez qu'on croie...

EICHBERG, *avec un sourire.* — Alors vous pensez vraiment que je suis le corbeau ?

Scène 3. Bertheau, Eichberg, Desforges.
--

BERTHEAU, *entrant rapidement, une enveloppe à la main.*
— Il y en a une nouvelle ! On vient de la déposer !

DESFORGES, *en sortant vivement.* — Oh bon d'là !

EICHBERG, *prenant l'enveloppe, tétanisé.* — Mais... elle est à mon nom !

BERTHEAU, *regardant l'enveloppe à son tour.* — Hein ? Oh ! C'est vrai...

EICHBERG. — Qui l'a déposée ?

BERTHEAU. — Je n'en sais rien. J'étais en train de mijoter mon pot-au-feu, quand ça a sonné. Je n'ai pas eu la présence d'esprit d'aller... *(Elle s'arrête car Desforges revient, essoufflé.)*

DESFORGES. — Personne dans les rues. J'ai juste eu le temps de voir un manteau rouge disparaître dans un coin. Mais... la course à pied... ce n'est plus de mon âge... *(Regardant l'enveloppe, à Eichberg :) Mais, c'est pour vous ? (Silencieux, Eichberg ouvre avec appréhension la lettre et la lit à haute voix.)*

EICHBERG, *lisant.* — « Ignoble charognard, tu vas continuer longtemps à piller Marquez ? »

DESFORGES, *réfléchissant.* — Marquez ? Qui est-ce ?

EICHBERG, *avec gêne.* — Euh... c'était un photographe... qui avait une galerie, rue Grande...

DESFORGES. — C'était ?

EICHBERG. — Eh bien... il... il a fermé boutique...

DESFORGES. — Pourquoi vous lancer cette accusation de *charognard* ?

EICHBERG. — Mais je n'en ai aucune idée !

BERTHEAU. — Johann Kristof, je vous en prie !

EICHBERG. — Quoi *Johann Kristof* je vous en prie ?

BERTHEAU. — On vous a vu plusieurs fois entrer dans l'ancienne galerie de Marquez et en ressortir avec des dossiers...

EICHBERG. — Ce sont des mensonges éhontés !

BERTHEAU. — Attendez... Pourquoi une lettre pour vous est-elle arrivée chez moi ? Le corbeau sait que vous êtes ici ?

DESFORGES. — Vous avez probablement été suivi dans Nanteuil par le corbeau, qui n'a eu ensuite qu'à déposer la lettre qu'il vous avait concoctée.

EICHBERG, *mal à l'aise.* — Le corbeau m'a ?... Permettez, commissaire, mais je n'ai aucune envie de traîner ici...

Il sort vivement.

Scène 4. Bertheau, Desforges.

BERTHEAU. — Le corbeau rôde à travers Nanteuil ? Et s'il passait des menaces verbales aux menaces physiques ? Je ne sais pas si je saurais y faire face...

DESFORGES. — Quelques techniques issues des arts martiaux traditionnels peuvent vous y aider. Je vais vous montrer. Tenez : attaquez-moi par derrière.

BERTHEAU. — Très bien. (*Bertheau amorce une sortie.*)

DESFORGES. — M^{me} Bertheau ? (*Bertheau disparaît.*) M^{me} Bertheau !

BERTHEAU, *qui reparaît.* — Oui ?

DESFORGES. — Qu'est-ce que vous faites ?

BERTHEAU. — Vous m'avez dit de vous attaquer par-derrière.

DESFORGES. — Et alors ?

BERTHEAU. — Alors j'allais dans la cour de derrière.

DESFORGES, *après une seconde durant laquelle elle est atterrée.* — Je voulais dire : attaquez derrière moi.

BERTHEAU, *comprenant.* — Ah ! (*S'exécutant :*) Très bien... (*Elle se met à donner une multitude de petites tapes à Desforges.*)

DESFORGES, *impassible, alors que Bertheau poursuit ses petites tapes.* — Qu'est-ce que vous faites ?

BERTHEAU, *continuant consciencieusement à donner ses petites tapes.* — Ben, je vous attaque.

DESFORGES, *tandis que Bertheau continue.* — Vous m'attaquez, là ?

BERTHEAU, *convaincue.* — Oh oui...

DESFORGES, *arrétant les tapes de Bertheau.* — Écoutez, M^{me} Bertheau, on oublie les arts martiaux.

BERTHEAU, *déçue.* — Ah bon ?

DESFORGES. — Si le corbeau vous attaque... Appelez-moi !

Scène 5. Marie, Bertheau, Desforges.

MARIE, *entrant vivement.* — M. le commissaire !
(*Montrant une lettre :*) J'en ai une !

DESFORGES. — Où l'as-tu trouvée ?

MARIE. — J'ai ouvert la fenêtre pour mettre à refroidir ma tarte aux pommes et une minute plus tard, la lettre était là. (*Elle tend la lettre à Desforges, qui l'ouvre.*)

DESFORGES, *lisant.* — « Sous tes airs d'ange, tu es un vrai démon, petite punaise. M^{me} Bertheau sait-elle que tu la voles ? »

BERTHEAU, *regardant Marie.* — C'est vrai, Marie ?

MARIE, *gênée.* — Moi ? Une voleuse ?

BERTHEAU. — Ces derniers temps, plusieurs billets ont disparu... Et quand on connaît ta tendance à fouiner partout...

MARIE, *avec force.* — Ce n'est pas moi !

Scène 6. Les mêmes, Claire.

BERTHEAU, *alors que Claire entre, portant un manteau et un journal à la main.* — Ah ! Claire. Une nouvelle lettre est arrivée !

CLAIRE. — C'est pour qui ?

BERTHEAU. — Pour Marie.

CLAIRE, *compatissant.* — C'est immonde.

DESFORGES. — *L'Écho du Bocage* a-t-il paru ?

CLAIRE. — Oui !

BERTHEAU, à Marie. — Si toi et ta mère vous avez des soucis d'argent, la prochaine fois, parle m'en.

MARIE. — Je vous dis que ce n'est pas moi !

CLAIRE. — Voilà.

DESFORGES, *prenant le journal mais restant en arrêt devant le manteau.* — Merci. (*Il pose le journal et prend le manteau.*) Je connais ce rouge. C'est le rouge que j'ai vu tout à l'heure...

CLAIRE. — Tout à l'heure ?

DESFORGES. — M^{me} Bertheau revenait de courses, et elle a trouvé une lettre devant chez elle. Une lettre anonyme. Pour Eichberg.

CLAIRE. — Pour Eichberg ?

DESFORGES. — Bizarre, n'est-ce pas ? Pourquoi déposer une lettre à l'intention de Eichberg chez M^{me} Bertheau ?

CLAIRE. — C'est étrange, en effet...

DESFORGES. — Le plus étrange, dans tout ça, c'est que Eichberg était précisément ici.

CLAIRE. — Mais alors, mais ça veut dire que le corbeau... ?

DESFORGES. — Le corbeau savait que Eichberg était ici. Dès que je l'ai compris, je suis sortie voir dans la rue. Hélas, mes jambes ne sont plus aussi vives que mon

esprit... Je n'ai eu le temps que de voir un bout de tissu rouge claquer au coin d'une rue. (*Désignant le manteau :*) Ce rouge. Le rouge de ce manteau...

CLAIRE. — Mais je... Hum... Dois-je comprendre, commissaire, que vous m'accusez ? Vous m'accusez d'être le corbeau ?

DESFORGES. — Je n'accuse personne. J'énonce des faits.

CLAIRE. — Des faits qui m'accusent. Pourquoi faites-vous ça ? Vous avez lu la lettre que j'ai reçue. Vous vous souvenez des immondices qu'elle contenait ? Et pourtant vous m'accusez !

DESFORGES. — Le corbeau peut très bien s'envoyer des lettres à lui-même, histoire de brouiller les pistes.

CLAIRE. — Quoi ? Je me serais envoyé à moi-même ? ... Et pour quel motif ?

DESFORGES. — Votre accueil à Nanteuil.

CLAIRE. — De quoi parlez-vous ?

DESFORGES. — Votre arrivée ici, avec votre mère, a fait jaser au début. Une femme et sa fille... sans père...

CLAIRE. — Mon père est parti à ma naissance. Et je souhaiterais que ce souvenir...

DESFORGES. — N'est-il pas vrai que vous trouviez souvent, sur votre vélo, un papier sur lequel était écrit : « bâtarde » ?

CLAIRE, troublée. — Oui. Ça été le cas dans les premiers temps.

DESFORGES. — Ça a duré plusieurs mois. Assez pour faire naître une rancœur tenace contre le village tout entier.

CLAIRE. — Ce n'est pas moi !

DESFORGES. — Vous étiez dans le quartier il y a cinq minutes ?

CLAIRE, vexée. — Bien entendu. J'étais à la Maison de la Presse, pour acheter *L'Écho du Bocage*.

Elle sort vivement.

MARIE, à Desforges. — Avez-vous encore besoin de moi, commissaire ?

DESFORGES. — Tu peux vaquer à tes occupations.

Marie sort.

Scène 7. Montvallon, Bertheau, Desforges.
--

MONTVALLON, entrant et heurtant presque Marie. — Que se passe-t-il ? Ma fille n'a pas voulu me le dire.

DESFORGES, dépliant le journal. — Je crois que Claire était fâchée d'être sur la liste des suspects.

MONTVALLON. — Vous suspectez ma fille ?

DESFORGES, lisant le journal. — Comme je suspecte tous les Nanteuillais.

MONTVALLON. — C'est bien beau d'avoir des suspicions. Mais il faudrait commencer à avoir des certitudes.

DESFORGES, posant le journal. — C'est curieux, il n'y a aucun article sur le corbeau.

MONTVALLON. — J’y ai veillé : je connais bien le rédacteur en chef. Mais tout ça commence à aller trop loin. (*Elle sort une lettre qu’elle tend à Desforges.*)

DESFORGES, *ouvrant la lettre et lisant.* — « Tu penses que tes clients aimeraient savoir que tu te tapes de jeunes hommes prostitués, espace de sal... » Je n’ose pas le dire... Que voulez-vous ? Je suis vieille France. Il vous tutoie. Il vous connaît ?

MONTVALLON. — Que voulez-vous que je vous dise ?

DESFORGES. — D’ailleurs il tutoie tout le monde, ce corbeau.

MONTVALLON. — Épargnez-nous vos analyses de style.

DESFORGES. — Est-ce vrai ?

MONTVALLON. — Je vous demande pardon ?

DESFORGES. — Les jeunes hommes prostitués.

MONTVALLON. — Vous osez me poser la question ?

DESFORGES. — Un enquêteur se doit de poser toutes les questions. Même les plus difficiles.

MONTVALLON. — En l’occurrence, ce n’est pas la question ! La seule question qui vaille est la suivante : Qui est la pourriture qui écrit ces lettres ?

DESFORGES. — C’est ainsi que vous voyez la vie, M^{me} Montvallon ? Il y a les *pourritures* et les gens bien ? Les méchants et les gentils ?

MONTVALLON. — Après l’étude de texte, le débat philosophique ! De mieux en mieux... Vous avez

voulu vous charger de l'enquête ? Alors faites le job !
Et dénoncez la coupable !

DESFORGES. — Je vous demande pardon ?

MONTVALLON. — Je vous demande de révéler l'identité
du corbeau.

DESFORGES. — Non, non... vous avez dit « dénoncez *la*
coupable ».

MONTVALLON, *déstabilisée.* — J'ai dit ? ...

DESFORGES. — Selon vous, le corbeau est une femme ?

MONTVALLON. — Eh bien oui !

DESFORGES. — Vous piquez ma curiosité.

MONTVALLON. — Cette lettre m'insulte.

DESFORGES. — Hélas ! Tous les destinataires du corbeau
l'ont été.

MONTVALLON. — Mais l'insulte qui est utilisée a déjà été
lancée à quelqu'un d'autre.

DESFORGES. — L'insulte est assez commune, et si l'on
devait faire la liste de toutes celles qui...

MONTVALLON. — M^{me} Bertheau, en particulier, l'a
souvent essuyée, lors de son installation.

BERTHEAU. — Quoi ? Mais qu'est-ce que vous voulez...

MONTVALLON. — Est-ce faux ? Cette insulte ne se
trouvait-elle pas régulièrement postée par des
anonymes sur le site internet de votre gîte ?

BERTHEAU, *défaite*. — C'est exact...

DESFORGES. — Pour quel motif ?

BERTHEAU, *balbutiant*. — Eh bien... j'avoue que cela reste un mystère...

MONTVALLON, *réprimant un rire*. — Un mystère !...

DESFORGES. — M^{me} Montvallon ? Une idée ?

MONTVALLON. — Allez Rose, dites-le...

BERTHEAU. — Dire quoi ?

MONTVALLON. — Que vous avez acquis plusieurs photos chez Marquez.

BERTHEAU. — Moi ? Jamais de la vie !

MONTVALLON. — Allons... nous le savons tous...

BERTHEAU. — Commérages !

DESFORGES. — Pardonnez-moi, mais j'ai du mal à saisir en quoi un achat de photos peut jeter l'opprobre sur quelqu'un ?

MONTVALLON. — Tout dépend du genre de photos réalisées par le photographe.

DESFORGES. — Ah oui... Ce Marquez était photographe, c'est bien ça ? Et quel était son genre de photos ?

MONTVALLON. — Un genre interdit aux moins de dix-huit ans.

DESFORGES. — C'est-à-dire ?

MONTVALLON. — Des nus. Il ne faisait que ça ou presque.

DESFORGES. — Quelque chose me dit que cela ne devait pas être du goût de *Vigilance Nanteuil*. En tout cas, mesdames, me voilà en charmante compagnie : l'une aime les jeunes hommes qui se vendent, l'autre les jeunes hommes qui s'affichent !

MONTVALLON, *choquée.* — C'est de la diffamation !

DESFORGES. — Je plaisante...

BERTHEAU, *rouge comme une pivoine.* — Tout ceci relève de la médisance... je n'ai jamais pris de photos à ce monsieur...

MONTVALLON, *tranchante.* — Vous en avez acheté plusieurs, cela s'est su, on vous a insultée, et vous en avez conçu une aigreur que vous nous faites payer aujourd'hui ! Avouez, Rose : le corbeau, c'est vous !

BERTHEAU, *affolée.* — Hein ? Mais pas du tout !... comment pouvez-vous affirmer que...

DESFORGES, *à Montvallon.* — M^{me} Montvallon, je vous mets en garde : une telle accusation requiert des preuves.

MONTVALLON. — Des preuves ? J'en ai ! (*Elle prend la lettre et la colle sous le nez de Desforges.*) Sentez !

DESFORGES, *humant la lettre.* — Tiens, c'est drôle... il y a un délicieux parfum d'amande... (*Allant à la table et prenant d'autres lettres.*) Un parfum que l'on retrouve dans les autres lettres...

MONTVALLON. — Et ça ne vous rappelle rien ?

DESFORGES, *réfléchissant.* — Attendez... Mais si ! (*Elle va prendre le petit guide que Bertheau lui avait présenté*

trois jours plus tôt.) C'est la même odeur qu'on trouve dans la brochure touristique que vous avez confectionnée... Avec quoi la faites-vous ?

BERTHEAU, *perdue*. — Depuis des années, j'utilise la colle Néfertiti. Elle est si pratique, pour relier les pages. Et elle sent si bon...

MONTVALLON. — On la trouve à Nanteuil ?

BERTHEAU, *perdant pied*. — Non...

MONTVALLON. — À Grandville ?

BERTHEAU. — Non plus...

DESFORGES. — Comment vous la procurez-vous ?

BERTHEAU, *vaincue*. — Je la fais venir de... de Belgique.

DESFORGES. — Où la rangez-vous ?

BERTHEAU, *désignant le buffet*. — Ici.

Desforges ouvre le buffet, en sort un corbeau empaillé et le pose sur la table.

MONTVALLON. — Vous avez le chic pour dégoter des objets rares...

BERTHEAU. — Qu'est-ce que c'est ?

DESFORGES. — Ce n'est pas à vous ?

BERTHEAU. — On veut me faire une blague, mais elle est mauvaise...

(Elle s'assoit, prend la lettre du corbeau entre les mains et s'absorbe dans sa contemplation.)

Scène 8. Les mêmes, Anita.

ANITA, *lugubre, vêtue de noir.* — Bonsoir... (*Après un silence :*) Eh bien vous en faites, des têtes !

MONTVALLON. — L'heure est grave, Anita.

ANITA. — Ah ?

MONTVALLON. — Nous avons trouvé des preuves, au sujet du corbeau.

ANITA, *voyant le corbeau empaillé.* — Ah ! Il est là !

MONTVALLON. — Quoi ?

ANITA. — Le corbeau !

MONTVALLON. — Ne vous occupez pas de ça... Anita, il va falloir que vous soyez forte.

DESFORGES. — Nous n'avons aucune certitude ! Rien ne vous permet d'affirmer quoi que ce soit.

MONTVALLON. — Ma preuve ne vous a pas convaincue ?

DESFORGES. — C'est en effet un élément très important. Mais de là à porter une accusation...

BERTHEAU, *se relevant, la lettre en main.* — Je sais qui écrit les lettres ! Je sais qui est le corbeau !

DESFORGES, MONTVALLON, ANITA. — Quoi ?

BERTHEAU, *amenant la lettre à DesforGES.* — Regardez ce papier, ce papier si caractéristique ! Il ne vous dit rien ?

DESFORGES, *reprenant la lettre*. — Je l'ai déjà vu quelque part... (*Fouillant dans ses poches, elle en tire un papier identique.*) Le voilà ! C'est le même ! Une sorte de papier recyclé...

MONTVALLON. — D'où vient ce papier ?

DESFORGES. — C'est M^{me} Andry qui me l'a remis. Elle y a inscrit son adresse...

MONTVALLON, à Anita. — C'est un papier commun ?

ANITA. — Au contraire ! Je vais le chercher à Château-Guyard.

MONTVALLON. — Mais c'est à cent kilomètres d'ici !

ANITA. — Que voulez-vous ? Quand on a des convictions écologistes...

MONTVALLON. — Et vos convictions écologistes, que pensent-elles de la trace carbone engendrée par ces trajets ?

DESFORGES, *observant le reste du courrier*. — Toutes les lettres ont été faites avec ce papier. (*Tout le monde se tourne vers Anita.*)

ANITA. — Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? Vous n'êtes quand même pas en train d'imaginer que je...

BERTHEAU. — Oh si, on est en train de l'imaginer...

ANITA. — Ce... ce n'est pas moi ! Pourquoi j'aurais écrit toutes ces lettres ?

BERTHEAU. — Quand vous êtes venue rejoindre votre fils, vous avez eu beaucoup de mal à trouver une location.

Personne ne voulait louer à quelqu'un d'extérieur au village...

ANITA. — Cette vieille histoire...

BERTHEAU. — Personne d'autre que vous n'a ce genre de papier à Nanteuil. Avouez !

DESFORGES. — Gardons notre calme !

Scène 9. Les mêmes, Andry.

ANDRY, *entrant avec un journal à la main.* — Bonjour, tout le monde... (*Voyant Laurène :*) Ah, Laurène, vous êtes là... Dans un sens, tant mieux...

ANITA. — Tu tombes bien, mon grand. Je suis devenue la suspecte numéro un.

ANDRY. — Quoi ? Mais c'est ridicule...

ANITA, *pleurant.* — Moi qui suis si honnête... Je ne sais pas si je m'en remettraï...

ANDRY, *allant vers Anita.* — Maman...

ANITA, *séchant ses larmes.* — Reste en dehors de tout ça... Viens à la maison, je vais te faire un bon chocolat...

ANDRY, *gêné.* — Ce n'est pas le moment...

ANITA, *prenant le bras d'Andry.* — Mais si, viens...

ANDRY, *bas.* — Non !

ANITA, *ajustant la tenue de son fils.* — Et puis arrange-toi un peu ! Pas étonnant que tu ne trouves personne à mettre dans ton lit !

ANDRY, *furieux*. — Arrête !

ANITA, *cramponnée à son fils*. — Heureusement, je suis là, moi !

ANDRY, *se détachant avec vivacité*. — Assez ! (*Cet éclat est suivi d'un silence. Voyant le corbeau empaillé :*)
D'où ça sort, ça ?

DESFORGES. — Vous vouliez me voir ?

ANDRY. — En effet. Lors de la dernière réunion de *Vigilance Nanteuil*, j'ai emporté ceci par mégarde. (*Il montre le journal avec lequel il est entré.*)

MONTVALLON. — C'est ma revue professionnelle : *Restauration*. On y fait un article sur *Le Grand Veneur*.

ANDRY. — En revenant chez moi, je me suis vite aperçu de ma méprise. Et puis, en le feuilletant, j'ai eu une comme une révélation... (*Donnant le journal à Desforges :*) Regardez, commissaire. (*Desforges prend le journal et l'examine. D'abord, rien de probant ne lui apparaît. Il regarde alors Andry d'un air interrogateur. Il réexamine le journal, et soudain, une idée le traverse. Il pose alors le journal sur la table, et il en rapproche différentes lettres.*)

DESFORGES, *concluant*. — C'est sans ambiguïté !

MONTVALLON. — Pouvez-vous nous expliquer ce qui se passe ?

DESFORGES. — Le texte des courriers a été formé avec des lettres découpées dans *Restauration*. On reconnaît la police de caractère très particulière.

MONTVALLON. — Je... je ne suis pas sûre de saisir...

DESFORGES. — À part *Le Grand Veneur*, y a -t-il d'autres restaurants à Nanteuil ?

MONTVALLON. — Non. Mais je ne vois pas...

DESFORGES. — Vous êtes donc la seule à recevoir le magazine *Restauration* ?

MONTVALLON. — Oui, mais en quoi cela ? ... (À *Andry* :)
Qu'est-ce que vous avez derrière la tête ?

ANDRY. — Moi ?

MONTVALLON. — Pourquoi venir voir le commissaire avec ce magazine ?

ANDRY. — J'ai juste fait le rapprochement avec la lettre que j'avais reçue, alors...

MONTVALLON. — Vous m'accusez d'être le corbeau ?
C'est trop fort ! Et pourquoi ? Pourquoi écrirais-je ces lettres abominables ? ...

ANDRY. — Laurène, ne me forcez pas à...

MONTVALLON. — Ah non ! Ce serait trop simple ! Vous arrivez, vous m'accusez, alors vous allez vous justifier !

ANDRY. — Laissons au commissaire le soin de...

MONTVALLON. — Assumez donc vos actes, espèce de lâche !

ANDRY. — Lâche ? Moi ? Très bien... Je vous accuse, Laurène, d'être le corbeau !

MONTVALLON. — Vous me le paierez !

ANDRY. — Tout le monde ici sait que vous avez gardé contre le village une haine tenace, depuis que quelqu'un est allé raconter à un journaliste que la sémillante patronne du *Grand Veneur* avait recours à la prostitution, et que *Le Télégramme de Grandville* y a consacré un article qui a fait grand bruit !

MONTVALLON. — Des ragots sans aucun fondement !

ANDRY. — Là n'est pas la question. Oui ou non, votre chiffre a-t-il radicalement baissé depuis cet article ?

MONTVALLON. — Je n'ai pas à vous rendre de comptes.

ANDRY. — Oui ou non ?

**SI VOUS ÊTES ICI, VOUS AVEZ LU ENVIRON
50% DU TEXTE.**

**POUR AVOIR LA SUITE ET LE TEXTE
CORRESPONDANT À VOTRE DISTRIBUTION**

RENDEZ-VOUS À L'ADRESSE SUIVANTE :

<https://rivoireetcartier.com>

Table des matières

Personnages	4
Le décor	5
ACTE I	6
TABLEAU 1.	7
Scène 1. Desforges, Bertheau, <i>puis</i> Marie.	7
Scène 2. Eichberg, Desforges, Bertheau.	11
TABLEAU 2.	14
Scène 1. Desforges, Bertheau, <i>puis</i> Andry, <i>puis</i> Eichberg.	14
Scène 2. Anita, Bertheau, Desforges, Andry, Eichberg.	16
Scène 3. Les mêmes, Montvallon.	18
Scène 4. Montvallon, Bertheau, Anita, Andry.	20
TABLEAU 3.	23
Scène 1. Andry, Bertheau, Anita, Montvallon, Marie, <i>puis</i> Desforges.	23
Scène 2. Claire, Andry, Bertheau, Anita, Montvallon.	26
Scène 3. Desforges, Marie, Claire, Bertheau.	28
Scène 4. Claire, Desforges.	29
Scène 5. Les mêmes, Bertheau, Marie.	31
TABLEAU 4.	33
Scène 1. Desforges, Marie.	33
Scène 2. Eichberg, Desforges et Marie <i>un court instant</i> .	35
Scène 3. Bertheau, Eichberg, Desforges.	38
Scène 4. Bertheau, Desforges.	39
Scène 5. Marie, Bertheau, Desforges.	41
Scène 6. Les mêmes, Claire.	41

Scène 7. Montvallon, Bertheau, Desforges.	44
Scène 8. Les mêmes, Anita.	50
Scène 9. Les mêmes, Andry.	52
Scène 10. Les mêmes, Marie.	Erreur ! Signet non défini.
Scène 11. Tous.	Erreur ! Signet non défini.

ACTE II **ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.**

TABLEAU UNIQUE. **ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.**

Scène 1. Marie, Desforges.	Erreur ! Signet non défini.
Scène 2. Claire, Desforges.	Erreur ! Signet non défini.
Scène 3. Les mêmes, Montvallon.	Erreur ! Signet non défini.
Scène 4. Les mêmes, Marie.	Erreur ! Signet non défini.
Scène 5. Andry, Eichberg, Montvallon.	Erreur ! Signet non défini.
Scène 6. Andry, Montvallon.	Erreur ! Signet non défini.
Scène 7. Claire, Andry et Montvallon <i>un court instant.</i>	Erreur ! Signet non défini.
Scène 8. Desforges, Andry, Claire <i>un court instant.</i>	Erreur ! Signet non défini.
Scène 9. Les mêmes, Montvallon, <i>puis</i> Claire, <i>puis</i> Eichberg <i>un court instant, puis</i> Marie.	Erreur ! Signet non défini.
Scène 10. Desforges, Andry, Montvallon, Claire.	Erreur ! Signet non défini.
Scène 11. Les mêmes <i>plus</i> Eichberg <i>puis</i> Marie.	Erreur ! Signet non défini.
Scène 12 et dernière. Desforges, Claire.	Erreur ! Signet non défini.

*Une grande partie des pièces de Rivoire & Cartier sont
librement téléchargeables sur :*
www.rivoirecartier.com

*Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de
propriété intellectuelle. Toute contrefaçon est passible
d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.*